

Études critiques :une thèse genevoise sur Li Zhi, mandarin chinois du XVIe siècle

Autor(en): **May, Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **30 (1980)**

Heft 1

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-381165>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UNE THÈSE GENEVOISE SUR LI ZHI, MANDARIN CHINOIS DU XVI^e SIÈCLE

JACQUES MAY

M. Billeter nous présente la vie, la pensée, l'œuvre de Li Zhi jusqu'en 1590, date d'apparition de son premier ouvrage important, le *Livre à brûler**. Les douze dernières années doivent faire l'objet d'un travail ultérieur.

Mandarin sans fortune, à la carrière errante et médiocre, Li Zhi est un personnage très remarquable en ce que son œuvre et sa vie même expriment une contestation et une «démystification» (p. 60) poussées jusqu'à leurs dernières conséquences du mandarinat, cet ensemble d'institutions qui a régi la société chinoise depuis le milieu du XI^e siècle jusqu'à la première révolution (1911), voire jusqu'à la seconde (1949).

L'étude d'un tel personnage est d'un intérêt multiple: biographique, sociologique, philosophique, littéraire.

«La trame de cette étude est biographique» (p. 12): et en effet, au fur et à mesure qu'on avance dans la lecture de l'ouvrage, se dégage, au travers de déboires familiaux, d'une carrière embrassée par contrainte et inspirant un dédain grandissant à celui qui la court, de rapports sociaux multiples mais fertiles en désaccords et en brouilles, une figure «poignante» (p. 16), caractère difficile, «conscience insatisfaite, esprit tendu» (p. 11), sans concession et sans faiblesse. L'auteur montre ce qui, dans cette existence, est déterminé par l'appartenance à un certain milieu social, et ce qui est projet personnel, désir et tentative opiniâtre de se dégager de ce milieu, de le surmonter.

Au XVI^e siècle, le mandarinat (sur ce terme, v. la note de la p. 34) se scrute et cherche à surmonter ses contradictions. Avec ses huit ou neuf siècles d'existence, la classe des mandarins «a certainement été l'une des plus importantes classes exploiteuses de l'histoire» (*ibid.*). Cette pérennité peut s'expliquer par des facteurs historiques, mais surtout par la présence, à l'intérieur de l'institution, d'une idée universelle, celle de la valeur du savoir, et de forces à la fois antagonistes et correctrices les unes des autres. L'idée de la valeur du savoir s'incarne dans le système des examens, qui assure théoriquement l'impartialité et la parfaite égalité des chances, mais

* JEAN-FRANÇOIS BILLETER. *Li Zhi, philosophe maudit (1527-1602): contribution à une sociologie du mandarinat chinois de la fin des Ming*. Genève, Droz, 1979, 311 p. (*Travaux de droit, d'économie, de sociologie et de sciences politiques*, n° 116.)

qui n'a pas tardé à s'altérer dans la pratique. M. Billeter explique les ressorts politiques, sociaux et philosophiques du mandarinat, et les raisons de sa durée malgré une dénaturation précoce, en des pages qui sont parmi les plus pénétrantes et les plus fortes de son ouvrage (p. 31-38 et p. 74-92).

Le livre touche également à la philosophie: d'une part, l'institution mandarinale est soutenue par la métaphysique du néo-confucianisme; et surtout, Li Zhi, à une époque de sa vie, a été attiré par la philosophie du bouddhisme et s'est même installé dans un monastère bouddhique. Le radicalisme de sa critique se rencontre avec les tendances métaphysiques de la plus radicale parmi les écoles du bouddhisme philosophique, l'école Mādhyamika; il l'a conduit «à poser à sa manière certaines questions limites sur la liberté du sujet et la nature du social», comme dit le prière d'insérer.

Du point de vue littéraire enfin, pour laisser parler Li Zhi, qui est aussi un grand écrivain, M. Billeter a inclus dans son étude de nombreuses traductions de passages de ses œuvres.

Mesurons le mérite du livre de M. Billeter. Le XVI^e siècle chinois est une période d'effervescence intellectuelle, d'une extrême richesse, encore mal connue et relativement peu étudiée en Occident. La littérature de l'époque, très élaborée, porte en elle l'univers chinois tout entier. Elle se réfère à un corps de doctrine antérieur, le néo-confucianisme du XI^e et du XII^e siècles. Elle est bourrée d'allusions à tout ce qui l'a précédée, selon la tradition littéraire chinoise. Li Zhi lui-même «a commenté d'une manière plus ou moins systématique divers philosophes anciens» (p. 15). C'est donc une tradition de plus de vingt siècles qu'il faut avoir présente à l'esprit pour l'interpréter correctement, lui et ses contemporains. M. Billeter a un accès direct à l'immense documentation chinoise et japonaise. Avantage qui pourrait être un piège: c'est une entreprise redoutable que d'explorer et de clarifier une masse pareille, d'en tirer l'essentiel.

«J'ai considéré dès le début», dit l'auteur, «que ma tâche était de rendre intelligible dans leur ensemble cette œuvre et l'aventure d'où elle est issue» (p. 16). La tâche est accomplie. Le propos se présente partout en une clarté et une ordonnance exemplaires. Nul «ésotérisme érudit» (p. 14): une fois surmontée la surprise créée par la nécessaire abondance des transcriptions du chinois, les non-sinologues trouveront dans l'ouvrage cette chose rare: un accès à l'épaisseur, à la spécificité d'un univers complètement indépendant du nôtre; et les sinologues y retrouveront, parfaitement maîtrisée, la discipline qui leur est familière. Les uns et les autres tireront le plus grand bénéfice d'un index aussi exact que complet. Et aucun lecteur ne pourra rester insensible aux ressources d'expression de l'auteur, tant dans ses traductions du chinois que dans ses exposés propres. Mais il faut aller plus loin. Ce pouvoir d'expression est solidaire d'un pouvoir d'explication rarement poussé à un tel degré, et qui constitue, à notre sens, la qualité

maîtresse de l'auteur. Le lecteur est conduit toujours plus outre; il ne cesse de découvrir, aux tournants d'un exposé qui procède par approches toujours plus pénétrantes, des perspectives nouvelles, des prolongements d'une analyse qui pourtant paraissait déjà exhaustive. C'est par cette qualité que, familier du monde chinois, M. Billeter l'ouvre pour nous sur une universalité qui à la fois nous dépayse et nous est fraternelle.

Ce travail a été présenté comme thèse de doctorat à l'Université de Genève, où M. Billeter, après des séjours prolongés en Orient, a maintenant charge d'organiser et de développer l'étude de la langue et de la civilisation chinoises. On se félicite de ce que l'avenir de la jeune sinologie genevoise soit placé en d'aussi bonnes mains.